

Festival / Le Monde d'automne

DU MERCREDI 13 SEPTEMBRE
AU DIMANCHE 31 DÉCEMBRE, DANS 47 LIEUX À PARIS
ET EN ÎLE-DE-FRANCE



« Stadium »,
de Mohamed El Khatib,
une performance documentaire
réunissant des supporters
du Racing Club de Lens.

PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

Une saison sang et or

La manifestation transdisciplinaire fait le grand écart entre culture savante et populaire, aux quatre coins de l'Île-de-France

C'est un festival qui, depuis sa création en 1972, s'ingénie à rendre nos automnes moins monotones. Il balaye, plutôt que des feuilles mortes, toute la gamme des arts vivants – théâtre, danse, musique, cinéma ou performance. Comme les meilleures tragédies, il répond à une unité de temps et d'espace, lui qui s'étend de la rentrée des classes jusqu'à Noël, aux quatre coins de l'Île-de-France. Il porte un nom de saison – le Festival d'automne – et une ambition intemporelle : retenir le meilleur de la création contemporaine.

Cela lui a valu une vilaine réputation d'élitisme, que chaque édition s'en vient démentir avec brio.

La cuvée 2017 devrait dissiper les derniers maîtres
Cahier du « Monde » N° 22597 daté Jeudi 7 septembre 2017 - Ne peut être vendu séparément

tendus, tant elle frappe par la variété et l'acuité de ses propositions. Nul entre-soi, ici, mais le désir constant, au contraire, de donner à sentir les formes les plus puissantes d'aujourd'hui, qu'elles soient radicales ou populaires, sans jamais céder ni à l'hermétisme ni à la démagogie.

Le show continu(e)

Voyez Harmony Korine, qui jouit d'une rétrospective et d'une exposition au Centre Pompidou : à la manière d'un DJ déjanté, le cinéaste et photographe mixe les audaces expérimentales de Jonas Mekas ainsi que les évidences indécentes et incandescentes de la star du R'n'B, Rihanna, dont il a réalisé l'un des derniers vidéoclips.

Visez de même Jérôme Bel, à qui le Festival d'automne consacre un « portrait » avisé : adepte

des couleurs pétantes, du jaune criard à l'orange vif, le chorégraphe peut baptiser l'une de ses pièces *The Show Must Go on*, d'après une chanson de Queen, tout en citant ses philosophes de cœur, Deleuze et Rancière – tubes et études, même combat. Son confrère Boris Charmatz, issu des rangs les plus conceptuels de la « non-danse », en mène plus large encore : son spectacle participatif *Fous de danse* invite des milliers d'amateurs à guincher le 1^{er} octobre au Centquatre, transformé en dancefloor hors catégorie.

Rejeton tonique et britannique de l'écrivain Guy Debord, le groupe Forced Entertainment pratique, lui aussi, le grand écart entre culture savante et populaire : dans leur « show » *Real Magic*, de drôles de peluches jaune poussin participent à

un jeu télé sans queue ni tête, comme pour mieux tordre le cou à la société du spectacle.

Vous trouverez une autre peluche chamarrée sur les planches de *Stadium*, la pièce écrite et montée par Mohamed El Khatib. C'est la mascotte du Racing Club de Lens. Ancien footballeur formé au PSG, le metteur en scène y donne la parole à 58 supporters de la célèbre équipe nordiste. En deux « mi-temps » de quarante-cinq minutes, séparées d'un entracte d'un quart d'heure, il est question de passion et de racisme, de solidarité et d'aliénation, tandis que la Friterie Momo diffuse ses effluves huilés, comme au stade Bollaert. Voilà qui donne le ton de l'automne à venir : cette année, la saison arborera les couleurs du Nord, intensément sang et or. ■

AURELIANO TONET

Participation record

Dans le cadre de « Fous de danse », donné au Centquatre, enquête sur ces événements invitant le public à danser

Pendant dix heures, on ne s'arrêtera pas. On passera sans transition d'un échauffement collectif à un solo d'après Isadora Duncan dans sa période russe, d'extraits du *Sacre du printemps* dansé par des enfants à un cercle breton, de glissades hip-hop à une échappée de dix danseurs de l'Opéra de Paris. Créé par Boris Charmatz, directeur du Musée de la danse à Rennes, en partenariat avec le Centre national de la danse, cet événement marathon appelé *Fous de danse* gravitera sur le bitume du Centquatre, à Paris, le 1^{er} octobre. « *Ce n'est pas une fête de la danse, module son créateur. Nous suivons une ligne artistique brisée dans laquelle nous privilégions la métamorphose dans un grand huit de sensations et de cultures.* »

« Venez danser ! », clame l'affiche dans un rose bonbon digne d'une invitation à un grand bal. A 16 heures, on s'engouffrera dans le couloir humain du Soul Train Géant – d'après le nom de l'émission américaine qui a mis en avant soul et rhythm and blues entre 1970 et 2006 sur le petit écran – en chassant le pas funky ou en remuant discrètement son fessier. A chaque spectateur-danseur son style. Puis, Charmatz transmettra les 25 mouvements de *Levée*, d'après *Levée des conflits* (2010). Les plus assidus se seront préparés en visionnant les tutos en ligne. « *Un visiteur qui croit visiter la danse mais qui se fait visiter par la danse* », formule Charmatz, qui aime confondre les limites topographiques entre regardants et regardés.

Participer reviendrait donc à écraser les différences ou du moins à en créer l'illusion. La disparition du public ne serait-elle pas en ligne de mire de ces dispositifs ? « *Le participatif, démarche essentielle de l'art au XX^e siècle, permet au chorégraphe de s'affranchir des codes de la représentation, commente le sociologue Patrick Germain-Thomas. Il vise le rapprochement avec le public mais le fait disparaître en l'intégrant. Paradoxalement, on retrouve aujourd'hui à travers ces événements les fêtes dionysiaques de l'Antiquité grecque où tout le monde se mélangeait. Jusqu'à ce qu'à un moment des gens se détachent pour regarder les autres. Le public était né.* »

Pour assurer l'ambiance de *Fous de danse*, des danseurs émissaires s'en iront un mois plus tôt

« Je ne fais pas du bal pour du bal (...) Il ne faut pas que ces animations se substituent à un véritable travail créatif »

DIDIER DESCHAMPS

directeur du Théâtre national de Chaillot

prêcher le bon geste auprès de quelques groupes amateurs, qui formeront le socle du public et auront pour mission de décoincer les novices. Cette mise en jambe fait désormais partie intégrante de ces événements participatifs dont la recette oscille entre danses à apprendre, minishow d'amateurs et performances de pros... « *Les ateliers permettent de rendre à la vulgarisation ses lettres de noblesse*, décrit le chorégraphe Sylvain Groud, autre adepte de la danse participative, qui a piloté l'opération *Music for 18 Musicians*. *Lorsque des professionnels partent à la rencontre des amateurs, c'est aussi l'occasion de parler de la difficulté à être ensemble. A quel moment on va oser toucher l'autre sans que ce soit un appel au crime ? C'est le contraire absolu du flash mob.* » Ces rassemblements viendraient donc rendre à l'animation son étymologie – une question d'âme et de souffle – en approfondissant le sillon creusé en 1993 par Michel Reilhac au Théâtre de Chaillot avec le *Bal moderne*.

Sur le terrain de la danse contemporaine, le refrain participatif a généré une invention magique. Symbole fort et immense succès, le *Bal moderne* met les pieds dans le plat. Des chorégraphes fameux comme Philippe Decouflé, Daniel Larrieu ou José Montalvo conçoivent chacun une petite danse qu'ils enseignent au public. Depuis, cet événementiel n'a cessé d'être programmé, Chaillot restant l'un des pôles de la tendance avec des bals participatifs réguliers. « *Mais je ne fais pas du bal pour du bal, tempère Didier Deschamps, directeur de Chaillot. Il faut veiller à ne pas vivre au produit et à l'instrumentalisation des spectateurs. Les politiques culturelles nous invitent à partager, à participer, mais attention à l'illusion de démocratie. Elles oublient aussi de*



Extrait du spectacle « Fous de danse », en 2016. BARBARA MAI

parler de l'artiste. Il ne faut pas que ces animations se substituent à un véritable travail créatif.»

Ces événements qui brassent professionnels et amateurs trouvent aujourd'hui un réel engouement tant au niveau national, régional que municipal. Les initiatives se multiplient. Parmi les plus emblématiques, la *Gigabarre* de Thierry Malandain se dépile depuis 2001 sur la plage de Biarritz et file des idées : elle est « donnée » à certaines institutions ou carrément copiée par d'autres. Les *Grandes Leçons* de chorégraphes, en plein air, au Festival Montpellier Danse, cartonnent depuis 2014. Au Grand Palais, à Paris, en 2011, Blanca Li a organisé *La Fête de la danse* pendant trois jours. Le 13 juillet, c'était au tour de José Montalvo d'orchestrer son *Grand Bal*. « *Ça me permet de revenir à l'aube de mon art* », glisse le directeur de la Maison des arts de Créteil. Avec succès : près de 5 000 personnes ont guinché au Grand Palais.

A Lyon, la Maison de la danse, sous la direction de Dominique Hervieu, pilote deux grandes opérations : le *Défilé*, mis en place par Guy Darnet en 1996, et *Babel 8.3*, spectacle participatif créé en 2015. « *A l'origine, le Défilé de la Biennale de danse à Lyon était une manière de faire un clin d'œil aux écoles de samba de Rio tout en remplissant une mission sociale*, explique Xavier Phélut, un des deux chefs de projet du *Défilé*. *Ce qui ne devait être qu'une édition dure depuis vingt ans grâce aux pouvoirs publics.* » Dans la continuité, *Babel 8.3* rassemble des habitants de Lyon et se conclut, après huit mois de répétitions, par une production. « *C'est une expérience de création avec un objectif pédagogique fort*, précise Dominique Hervieu. *L'amateur doit idéalement avoir "déplacé" quelques notions personnelles, comme celles de la tolérance esthétique, et intégrer des exigences liées à la scène...* »

Le phénomène prend une ampleur telle qu'il n'est pas un théâtre ou festival qui ne propose son opération participative. Avec souvent option sono mondiale et styles de tous poils aux couleurs contempo-afro-franco-latino-hip-hop. « *Le phénomène est irréversible et il vaut mieux que ce soit nous, les artistes, qui nous en emparions plutôt que d'avoir bientôt affaire à des opérations commerciales type le Puy du Fou de la danse*, analyse le chorégraphe Jean-Christophe Maillot, qui vient de rassembler 28 000 personnes le 1^{er} juillet dans sa *F(é)aites de la danse!*, à Monaco. *Avec la folie des réseaux sociaux où tout le monde devient acteur principal de sa vie, il y a eu une bascule du public qui ne veut plus rester à sa place.* »

Faire danser la communauté. La formule devient un leitmotiv. De fait, ces rassemblements festifs mettent tout le monde dans le mouvement. Besoin de rituels – une tendance que

l'on observe depuis cinq ans sur les plateaux contemporains –, de faire la fête, de sortir des théâtres où le public n'est pas toujours présent, les bonnes raisons pullulent. « *Il y a une sensation incroyable de retrouver une communauté perdue à travers ces fêtes populaires* », glisse Maillot. « *Au-delà du besoin de rituel, je ressens chez beaucoup de personnes un grand désir de se projeter dans des expériences dont chacun se sent coauteur et qui portent des valeurs communes*, insiste Dominique Hervieu. *Babel 8.3 permet aux participants non seulement de "vivre ensemble" mais de "faire ensemble".* »

« Vient qui veut »

« *L'art peut aussi être un mode de vie*, affirme José-Manuel Gonçalves, directeur du Centquatre. *Ici, on voit bien que sur une séquence de quelques secondes, un amateur peut être plus fort qu'un professionnel.* » Dans la nef Curial, une danseuse tournoie sur ses pointes à côté de danseurs hip-hop. « *On parle de "pratiques spontanées". Vient qui veut* », indique Delphine Marcadet, responsable du Cinq, un service de l'établissement qui veille sur les talents de ses convives. Un vivier au sein duquel elle a déniché les « *danseurs complices* » de *Levée*. « *J'ai demandé à des adolescentes du collège Méliès de venir faire du Double Dutch (figures entre deux grandes cordes à sauter) le mercredi.* » Le 1^{er} octobre, dans la halle Aubervilliers, les danseurs évolueront à côté d'une œuvre toute en verre brisé de Kader Attia, lauréat du prix Marcel-Duchamp en 2016, « *qui raconte la beauté et le danger* », commente Gonçalves.

« *Sans Hermès, on ne pouvait pas le faire*, martèle Marie Collin, directrice artistique du Festival d'automne. *Fous de danse, qui sera ouvert à tous, c'est au moins 180 000 euros, ateliers préparatoires compris.* » Charmatz n'en démord pas : « *Je crois très fermement à la gratuité dans l'espace public. Pour avoir travaillé à la Tate Modern, dont l'accès est gratuit, je crois que nous sous-estimons en France les possibilités artistiques, esthétiques et politiques de la gratuité.* » Alors peut-on imaginer un jour payer son ticket d'entrée pour assister à un spectacle participatif ? « *C'est déjà le cas*, note Charmatz. *Les spectateurs de Sexy Sushi [dont la chanteuse du groupe peut asperger la fosse de bière avant d'inviter son public à monter sur scène] viennent entendre de la musique mais ils financent assurément leur propre danse participative.* »

Mais, alors que l'on veut rassembler, force est de constater qu'il est de plus en plus difficile d'occuper groupé l'espace public. « *Dans une volonté urbanistique d'investir chorégraphiquement l'espace, on avait pensé installer Fous de*

danse place de la République, à Paris », témoigne Sandra Neuveut, directrice déléguée du Musée de la danse. Mais les modules de skate, la bouche de métro et ses passagers et la ronde des voitures ont eu raison de leur envie. « *Et où allait passer l'argent de la culture ? Dans la sécurité ?* » On se met donc d'accord sur le Centquatre, bout de ville utopique avec dispositif de sécurité intégré, qui débouche à la fois sur les 18^e et 19^e arrondissements parisiens.

La question de l'espace public est devenue délicate. Elle génère aujourd'hui une approche sécuritaire tendue et des budgets en augmentation. Il n'empêche que des événements s'y déroulent encore et toujours. A Paris, le festival Paris l'été a perpétué ses actions et un bal participatif a été organisé par Johan Amselem. Le 1^{er} octobre, place du Châtelet, dans le cadre de la 3^e édition de la Journée sans voiture, un atelier de danse mené par la chorégraphe Chantal Loial sera ouvert à tous. « *Nous voulons que les Parisiennes et les Parisiens retrouvent le sentiment de se sentir libre dans l'espace public et plongent dans l'esprit fédérateur que l'on trouve encore dans des fêtes de village par exemple*, insiste Guillaume Durand, cosecraire d'Europe-Ecologie-Les Verts Paris. *La danse métissée de Chantal véhicule aussi l'image multiculturelle que nous voulons donner de la capitale.* » A Orléans, *Fous de danse* sera programmé place du Martroi en 2018. « *Il ne faut pas renoncer à occuper nos villes*, insiste Nathalie Kerrien, adjointe au maire chargée de la culture. *Effectivement, il y a des normes, des budgets qui augmentent. Mais si on ne fait plus d'événement dans l'espace public à cause de la sécurité, c'est la fin.* »

Après deux éditions à Rennes en 2015 et 2016, puis une à Brest en mai, *Fous de danse*, tel un label ou un événement franchisé adaptable à toutes les cultures, se déroulera le 10 septembre à Berlin. Sur le tarmac de l'ancien aéroport Berlin-Tempelhof. Puis, à Orléans, sous la direction conjointe de Boris Charmatz et de Maud Le Pladec, directrice du Centre chorégraphique national d'Orléans, qui l'a inscrit au cœur de son projet. « *Fous de danse était dans mon dossier de candidature, précise-t-elle. C'est un événement fédérateur qui sollicite des lieux, des associations... Nous sommes déjà en train de le préparer à travers différentes actions avec des écoles.* » *Fous de danse* s'inscrit parfaitement dans la politique culturelle hors les murs de la mairie d'Orléans. « *Il est clair que cet événement a été un argument qui a compté lors du choix du nouveau directeur du CCN*, affirme Nathalie Kerrien. *Les gens réclament de plus en plus de participer et nous devons répondre à cette demande en veillant à ne pas basculer dans la démagogie.* » ■

ROSITA BOISSEAU ET MAROUSSIA DUBREUIL

aBelcédtaire éclaté

Avec deux nouvelles pièces, un film et un taux de créativité persistant, Jérôme Bel cherche à se « déprendre » de lui-même

Jérôme Bel, 52 ans, se repère de loin. Il aime l'orange pétant, le jaune vif, les chemises à pois ou à carreaux. La tête chercheuse de la scène chorégraphique, face nord conceptuelle, fait toujours claquer son style de vacancier éternel au regard d'une œuvre qui fait le tour du monde. Citant volontiers les philosophes Jacques Rancière et Gilles Deleuze, Bel maintient un taux de créativité persistant en creusant ses motifs de prédilection : l'identité, la pratique du danseur en creux de l'histoire de l'art, la mise en abyme du théâtre, l'alliage du savant et du populaire... Avec deux nouvelles pièces sur le programme de huit spectacles et un film à l'affiche, Bel s'offre un *Portrait* panoramique. En voici quelques facettes.

J comme Jérôme

Qui est-il ? Jérôme Bel est d'abord un spectacle créé en 1995 et devenu manifeste de la « non-danse ». Sur scène, quatre corps nus tentent d'apporter une réponse à la question : « Quels éléments constituent un spectacle de danse ? » Un homme (Frédéric Seguetta) et une femme (Claire Haenni) sont debout. Ils écrivent sur un tableau leur date de naissance, leur poids... Assise au sol, une interprète les éclaire avec une ampoule tandis qu'un homme chante de Bach à cappella. Spectaculaire au degré zéro. Loin, très loin de l'art chorégraphique des années 1980 que Bel, alors interprète chez Angelin Preljocaj et Daniel Larriou, avait usé jusqu'à plus soif. « *J'étais un jeune con qui voulait lever la jambe le plus haut possible pour être aimé* », déclarait-il en 2004 à propos de ses débuts. Chorégraphe, il remet les pendules à l'heure : pas de décor, pas de costumes ni de lumières, pas de mouvement comme il faut s'y attendre. Retour au corps. Bourrelets, plis, peau, urine... Pour Jérôme Bel, qui venait de perdre des amis morts du sida, cette pièce, sous l'influence de Barthes, Lévi-Strauss et Foucault, s'évertuait aussi à « *trouver des rapports à son corps et à celui de l'autre en dehors de la sexualité* ».

M comme méthode

Son premier opus, un duo pour deux hommes et onze objets (dictionnaire, sèche-che-

veux...) intitulé *Nom donné par l'auteur* (1994), déroulait un rituel domestique où le déplacement de l'aspirateur raccordait le geste dansé à une fonction précise. Le sens et la nécessité du mouvement étaient assignés sur scène. La méthode conceptuelle de Bel prenait forme.

Longue gestation sur le papier, peu de répétitions (deux semaines à peine parfois). Contrairement à la fabrication classique d'une pièce chorégraphique qui exige en général deux mois de travail en studio. « *Les idées sont là et peuvent être incarnées rapidement* », résume Bel. Pour certains spectacles comme *The Show Must Go on* (2011), défilé festif sur tubes pop, le casting change selon les lieux de diffusion et se fait en collaboration avec les théâtres qui programment la pièce. Frédéric Seguetta, interprète emblématique de Bel depuis 1994, est l'un des transmetteurs de ce show. Quatre jours avant la représentation, il reçoit ses informations par mail pour le remontage.

R comme rencontres

Une vingtaine de pièces à son actif et en cœur battant, un pool de spectacles aimantés par la rencontre. Avec toujours la question de l'identité qui le taraude. En tête de pont de cette série de portraits documentés, louchoyant entre danse et théâtre, *Véronique Doisneau* (2004), commande de l'Opéra national de Paris, zoome sur cette ballerine pour raconter les dessous de son métier. Bel continue de creuser ce canal intime avec le Thaïlandais *Picht Klunchun*, en 2005, puis *Lutz Förster* (2009), de la compagnie Pina Bausch, *Cédric Andrieux* (2009), qui a travaillé dans la troupe de Merce Cunningham... Chacune de ses performances croise l'histoire de la personne et celle de la danse (classique, moderne, thaïlandaise...), transformant l'interprète en lieu mémoriel.

Mais l'Autre, ce sont aussi les acteurs handicapés de *Disabled Theater* (2012), les spectateurs du Festival d'Avignon dans *Cour d'honneur* (2013). La ronde s'ouvre aussi pour des invités comme la chorégraphe belge Anne Teresa De Keersmaecker, avec laquelle Bel a cosigné une pièce sur le thème de la mort *3Abschied* (2010).

I comme international

De Téhéran à La Havane, de Houston à Adélaïde, en passant par Florac ou Alfortville, l'agenda de diffusion de Jérôme Bel déborde. La plupart de ses spectacles tournent depuis leur création, déployant le label Bel dans le monde entier. « *Toutes mes pièces me protègent, confie le créateur. Elles sont comme un capital et me permettent de prendre un maximum de risques.* »

Shirtologie (1997), solo de Frédéric Seguetta empaqueté dans des dizaines de tee-shirts, étude pour un homme-sandwich et les signes vestimentaires, a été couronné de succès sur tous les continents. *Cédric Andrieux*, qui a d'ailleurs donné naissance à une forme jeune public, ou *The Show Must Go on* ont également fait un carton. Retentissement mondial et réussite populaire, *Gala* (2015) renaît chaque semaine ou presque avec de nouvelles équipes d'amateurs, aussi bien à Aubervilliers, Poitiers, Marseille qu'à Berlin ou Tbilissi. Au point que Jérôme Bel ne peut plus suivre toutes ses productions en direct. Concept adaptable partout, diffusion poids lourd, Bel circule vite.

B comme ballet

Casseur de codes revendiqué (de la représentation, de la virtuosité, du système...), Jérôme Bel n'en reste pas moins fasciné par le monde du ballet. Régulièrement invité à collaborer avec l'Opéra national de Paris, il vient d'y mettre en scène *Tombe* (2016), autour de la sépulture de Giselle, l'héroïne romantique du classique.

En répétition avec la troupe de l'Opéra de Lyon pour sa nouvelle pièce, dont le titre reste encore secret, il a tenu à concevoir l'ensemble du programme de la soirée. *Second Detail* (1991), de William Forsythe, puis *Set and Reset* (1983), de Trisha Brown, précéderont sa création. « *Les danseurs de Lyon jouent la modernité mais ils font une barre classique chaque matin*, commente-t-il, rêveur. *L'apprentissage et la pratique corporelle sont déterminants par rapport à soi et à son rapport au monde.* » De la haute technique académique à l'élasticité postmoderne américaine, « *une mise sous tension* » signée Bel.

S comme sensible

En 1998, Jérôme Bel, qui aime jouer avec les mots et leurs couches de sens, concevait *Le Dernier Spectacle*. Il y déclinait des portraits-vignettes : Je suis Suzanne Linke, Je suis Andre Agassi... dans la panoplie vestimentaire ad hoc, histoire de vérifier que l'habit fait (peut-être) le moine. Il présente aujourd'hui *Un spectacle en moins*, rencontre dans laquelle il « *fera des choses qu'il aura décidées la veille* ». « *Qu'est-ce que ça peut-être, le moins spectaculaire, dans un théâtre?, s'interroge-t-il. Que peut-être cette célébration de l'être-ensemble? Je cherche les angles morts, les endroits aux limites.* » Il émet déjà quelques idées, comme celle de faire venir un comédien qui lira des descriptions de spectacles extraits d'œuvres littéraires ou encore la projection d'images de répétitions... « *Ces moments où l'on cherche sont impossibles à représenter alors que c'est l'endroit le plus central de l'art*, poursuit-il. *Je suis plus vulnérable aujourd'hui, mon rapport aux choses et aux gens est plus sensible. Je veux me déprendre de moi-même.* » ■

ROSITA BOISSEAU

Les camaïeux vibrants de Karla Black

Pour la première fois en France, deux lieux permettent de découvrir les œuvres de la plasticienne écossaise

Visiter une exposition comme on traverse un paysage. Chercher les lignes de fuite, caresser les dunes, attendre qu'une lumière tombe... Telle est l'invite de la plasticienne Karla Black, qui investit deux sites à l'occasion du Festival d'automne : le Musée des Archives nationales et les Beaux-Arts de Paris. Cette jeune Écossaise qui, depuis son Glasgow natal, a conquis le monde des musées et centres d'art, de l'Italie aux États-Unis, réalise-t-elle des sculptures, des installations, des toiles évanescences ? Non, vraiment, il s'agit plutôt de micro-paysages. Environnements nés sur une terre où régneraient le pastel et mille nuances de blanc, poudre, talc, chair. « *Je veux faire des œuvres qui soient naturelles, comme on l'entend d'un arbre, d'une rivière ou d'une colline*, commente-t-elle. *L'échelle des œuvres est un élément important. L'expérience matérielle doit être bouleversante, comme peut l'être un paysage inhabité.* »

Quand d'autres taillent le marbre, le granit ou l'albâtre, Karla Black a choisi dès ses débuts d'étranges matières premières : savon, coton, fard à paupières, poudre cosmétique, huile, papier toilette, gel ou crème, elle s'em-

pare de tout ce qui semble fait pour s'évanouir plutôt que pour durer. Textures évanescences, pigments fragiles... Avec eux, la nommée (malheureuse) au Prix Turner 2011 compose des installations qu'un souffle de vent suffirait parfois à ravager. Pourtant, elles suffisent à submerger le corps et l'esprit du visiteur. « *La sculpture vous ancre dans une réalité matérielle*, soutient-elle. *C'est une absorption, elle vous enracine ici, dans le monde. Je ressens également cela à l'extérieur, lorsque je contemple un paysage.* »

Harmoniques vert pistache

C'est à la Biennale de Venise de 2011 que s'est d'abord fait remarquer cette jeune femme, née en 1972 et diplômée du département de sculpture de la Glasgow School of Art : au Palazzo Pisani, où elle représente l'Écosse, elle envahit chacune des salles de ses rosées en digressions de Cellophane, de ses harmoniques vert pistache dispersées au sol, de ses épiphanies de craie broyée. Sur la poudre au sol flottent des cadres fantômes comme le souvenir de peintures arrachées à la surface. Soit l'union du baroque vénitien et d'une sensualité toute contemporaine. Certes, les formes parais-

sent strictement géométriques : rectangle au sol, rectangle en suspens au plafond. Mais leurs nuances de rose donnent une infinie fragilité à ces structures rigoureuses, pour en faire des plaines d'épiderme. Son art est ainsi, tout en pulvéulence, teintes discrètes qui

Savon, coton, fard à paupières, gel, elle s'empare de tout ce qui semble fait pour s'évanouir

irradient sans ostentation, pour mettre l'espace en vibration.

À l'occasion de cette première invitation parisienne, Karla Black joue sur un double registre. Aux Archives nationales, elle a choisi d'investir cette merveille rocaïlle que sont les salons de l'hôtel de Soubise. Elle fait dialoguer ses chapelets rosés et ses écailles de papier poudré avec les boiseries

rococo des salles rondes de l'hôtel particulier datant du XVIII^e siècle. A la salle Melpomène des Beaux-Arts de Paris, elle fait un écho discret à la somptueuse collection de moulages en plâtre que recèle l'école. Mais le plâtre dont seront faites ses œuvres à elle sera, lui, réduit à l'état de poudre. « *D'une certaine manière, j'aime ralentir le potentiel intrinsèque du matériau, ne pas libérer cette vie qu'il peut avoir à un certain moment*, résume-t-elle. *J'essaye de maintenir la peinture dans un état qui ne sèche pas et le plâtre dans un état qui ne se solidifie pas.* » C'est sa façon à elle de ne pas tuer l'œuvre. « *Il m'a toujours semblé qu'une fois le plâtre solidifié, l'œuvre est alors un peu morte*, poursuit-elle. *En particulier pour les personnes qui la regardent, et qui n'ont plus la possibilité de se plonger au cœur du matériau, même de manière mentale.* »

Renouveau de l'art pauvre : ainsi a-t-on souvent qualifié son œuvre, la rapprochant de celle de Guillaume Leblon, Gyan Panchal et autres enfants lointains de l'arte povera italien, qui utilisent eux aussi d'humbles matières premières. Mais cette pauvreté n'est qu'apparente, riche des mille nuances de Black. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Les Gémeaux

Scène Nationale - Sceaux

SAISON 2017 / 2018

THÉÂTRE

LA PITIÉ DANGEREUSE

Stéfan Zweig / Simon McBurney / Londres

Première en France / 14 au 24 septembre

VARIATIONS D'APRÈS LA MOUETTE

Le rêve est une terrible volonté de puissance

Anton Tchekhov / Benjamin Porée

En Résidence de Production / 9 au 19 novembre

PROFESSEUR BERNHARDI

Arthur Schnitzler / Thomas Ostermeier

Schaubühne am Lehniner Platz/Berlin

Première en Île-de-France / 23 novembre au 3 décembre

LE MONDE D'HIER

Stéfan Zweig / Patrick Pineau et Jérôme Kircher / 10 au 14 janvier

PEER GYNT

Henrik Ibsen / David Bobée / CDN Normandie-Rouen

Première en Île-de-France / Coproduction / 25 janvier au 4 février

LE BAC 68 / Philippe Caubère / 13 au 16 février

PERICLÈS

William Shakespeare / Declan Donnellan / Londres

Création en France / Coproduction / 7 au 25 mars

MUSIQUE

LAMBERT WILSON CHANTE MONTAND

5 au 8 octobre

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO-FRANCE / 14-15 octobre

Rebel, Mozart, Schnittke, Haydn / Direction Bernard Labadie

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO-FRANCE / 20-21 janvier

Martini, Mozart, Dvorák / Direction Leonidas Kavakos

JAZZ

RICHARD GALLIANO QUARTET / 11 octobre

CARATINI JAZZ ENSEMBLE / 20^{ème} anniversaire / 8 novembre

KYLE EASTWOOD QUINTET / 17 et 18 novembre

PREMIER PRIX DU CONCOURS

La Défense Jazz Festival 2017 / 1^{er} décembre

EMILE PARISIEN QUINTET / 6 décembre

STEFANO DI BATTISTA QUINTET / 20 décembre

CHARLIER / SOURISSE «MULTIQUARIUM BIG BAND» / 17 janvier

FRANCK TORTILLER/MCO COLLECTIV

En Résidence de Production / Composition

Création / Coproduction / 2 au 10 février

CHRISTOPHE LABORDE QUARTET / 16 et 17 mars

VINCENT PEIRANI QUINTET / 28 mars

RÉGIS HUBY / En collaboration avec le Théâtre 71 / 12 avril

DANSE

SOLSTICE / Blanca Li / 19 au 21 octobre

DAKHLA / Abou Lagraa / Cie La Baraka

8 et 9 décembre

CARTES BLANCHES / Mourad Merzouki / CCN Créteil

15 au 17 décembre

LES RENDEZ-VOUS CHOREGRAPHIQUES DE SCEAUX

NOUVELLES PIÈCES COURTES / Philippe Decouflé / 5 au 8 avril

CARMEN(S) / José Montalvo / 4 au 6 mai

BALLET DE L'OPÉRA NATIONAL DE LYON / 16 au 18 mai

THIERRY MALANDAIN / Malandain Ballet Biarritz / 23 au 25 mai

RÉSERVATIONS : 01 46 61 36 67



Hippodrome de Douai en mai 2017. PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

Irvine Arditti, history of violon

L'événement consacre un « portrait » au fondateur du mythique Quatuor Arditti

A l'âge où Hercule au berceau étouffait les serpents envoyés par Héra, Irvine Arditti titillait sur une vieille radio familiale une musique inédite qui le ravissait, celle des ondes qui modulent entre deux stations. « Je ne suis pas un mystique, constate le fondateur du Quatuor Arditti, mais je crois au destin. Le mien est d'avoir été envoyé sur Terre pour jouer de la musique contemporaine. » Il y a en effet un avant et un après les Arditti, bien qu'Irvine soit seul du nom et qu'une bonne dizaine de musiciens se soient succédé depuis 1974 aux postes de second violon, alto ou violoncelle, sous la houlette du *primarius*.

Malice au coin de l'œil, petite taille et grand front sous une abondante chevelure bouclée poivre et sel, Irvine Arditti a posé sa boîte à violon dans sa loge du Wigmore Hall. Répétition l'après-midi, concert le soir : une journée de 14 juin londonienne comme beaucoup d'autres depuis plus de quarante ans. Une foi et une détermination qui n'ont pas fléchi depuis l'âge de 13 ans et la découverte d'Olivier Messiaen et de Iannis Xenakis par l'Orchestre national de France en tournée à Oxford. « J'écoutais la radio allemande qui diffusait des concerts de musique contemporaine. Mon premier voyage à l'étranger, à 15 ans, a été au Festival de Darmstadt, où j'ai rencontré Karlheinz Stockhausen et György Ligeti, qui me fascinaient. »

Irvine Arditti intègre sagement la Royal Academy of Music à 16 ans, avant de devenir, à 25 ans, le premier violon du London Symphony Orchestra. « Quand j'étais jeune, faire du quatuor ne permettait pas de vivre. Ce n'est qu'en 1980 que j'ai décidé de sauter le pas. Aujourd'hui, les gens viennent nous écouter, si j'ose dire, les yeux fermés. » Invités, dès 1984, par le Festival d'automne, les Arditti y feront cette année leur seizième apparition au cours d'une série de trois concerts parisiens en forme de portrait les 7, 9 et 16 octobre à la Maison de Radio France et au Théâtre des Bouffes du Nord.

« Pas de limites »

Quelque 180 disques publiés, des centaines de créations majeures défendues dans le monde entier, on ne compte plus les compositeurs inspirés par l'âme ardente d'Irvine Arditti. Lui arbore avec pudeur une légitime fierté, citant les propos de sa femme, la compositrice Hilda Paredes (également programmée au Festival d'automne, avec leur fils, le contre-ténor Jake Arditti). « Hilda prétend qu'écrire pour nous est une joie, car il n'y a pas de limites. Elle n'est heureusement pas la seule à le dire ! »

Déjà, en 1975, alors qu'Irvine Arditti travaillait Mikka « S » pour violon seul de Xenakis, dont certains passages s'avéraient injouables au tempo, le compositeur grec avait calmé ses réticences d'un : « Vous, vous allez trouver un moyen. » Inventer des modes de jeu, imaginer de nouveaux gestes, trouver des solutions à ce qui semble a priori infaisable : la question de la technique est au cœur de la musique contemporaine. Une « mission impossible » qui a longtemps

motivé Irvine Arditti, dont la pratique atteint désormais, dit-il, une fluidité toute mozartienne. « Un quatuor à cordes classique peut facilement jouer en s'écoulant, car tout est dans la partition, explique-t-il. Dans la musique contemporaine, c'est parfois tellement complexe qu'il faut trouver des signes pour se faire comprendre, à l'instar d'un chef d'orchestre. Cela n'empêche pas qu'il faut aussi s'écouter. » Au fil du temps, seules cinq pièces, jugées vraiment trop difficiles, ont été annulées par les Arditti.

Intègre, voire puriste, le violoniste a toujours refusé le métissage pratiqué par exemple par ses homologues du Kronos Quartet. « Nous avons eu, au début, quelques zones d'intérêt en commun, puis sommes assez vite devenus très différents, affirme-t-il. En intégrant d'autres domaines musicaux comme la world, la pop ou l'électro, les Kronos sont entrés dans une logique commerciale. Nous, au contraire, n'avons cessé d'approfondir les fondements mêmes de l'histoire de l'écriture du quatuor. »

Difficile de dire si le spectaculaire *Helikopter Streichquartett* de Stockhausen prévu pour le Festival de Salzbourg en 1994 fait partie du lot. Irvine Arditti se souvient du fax reçu un soir, la première page de la partition. « Je lis : quatre musiciens, quatre hélicoptères, suivi du détail d'un matériel de studio, caméras, micros, techniciens. J'éclate de rire et j'appelle Salzbourg. Mais ce n'était pas une plaisanterie ! » Confronté au coût de l'opération et aux écologistes autrichiens, Gerard Mortier, alors patron du festival, ne parviendra pas à monter le projet, dont la création aura lieu le 26 juin 1995, à Amsterdam, dans le cadre du Holland Festival. Irvine Arditti reste peu disert sur cette expérience à la Thomas Pesquet dans l'un des quatre Alouette III de l'armée de l'air néerlandaise. Les comptes rendus des journaux de l'époque parlent du stress des musiciens, de la complaisance du compositeur narrateur démiurge, et surtout du médiocre résultat musical de cette tentative de fusion sonore entre instruments et machine.

« Au début, c'était moi le moteur. Je réunissais des amis avec qui partager ma passion. Maintenant, je travaille avec des gens aussi fous que moi ! » Irvine Arditti évoque ainsi ses jeunes partenaires, le violoniste arménien Ashot Sarkissjan, l'altiste brésilien Ralf Ehlers, le violoncelliste allemand Lucas Fels. En un quasi-demi-siècle, il peut se targuer d'avoir bâti un patrimoine, conquis un public, fait des émules parmi ses jeunes confrères et réussi son entrée au panthéon de la musique contemporaine que sont les précieuses archives des collections de la Fondation Paul Sacher, à Bâle. Irvine Arditti garde pourtant en lui une déception, celle qu'aucune institution britannique n'ait jamais requis son concours. « J'ai 64 ans. Quand on songe à tous les compositeurs, dont beaucoup ont disparu, avec lesquels j'ai travaillé et dont je suis la seule transmission directe, cela semble tout simplement incroyable », soupire celui qui n'a jamais reçu la moindre leçon de musique contemporaine et en a pourtant tant donné au monde. ■

MARIE-AUDE ROUX

Alain Cavalier et la Renault 12

« Quand je suis allée voir *Pater* [2011], le film d'Alain Cavalier, je me suis dit que je voulais la même caméra que celle avec laquelle ils se filment, Vincent Lindon et lui. Je me suis endetté pour acheter une caméra Sony, que j'ai payée 4500 euros, et je suis allé filmer ma mère. Puis j'ai écrit à Alain Cavalier en lui disant que j'avais la même caméra que lui. On s'est rencontrés, je suis arrivé avec ma caméra, il l'a regardée et m'a dit : « Ce n'est pas la même que moi. Vous l'avez payée combien ? - 4500 euros. - Vous vous êtes fait avoir, la mienne coûte 800 euros. » Et là, très classe, il me dit : « Vous voulez que je vous rembourse la différence ? » J'ai dit : « Non, mais, si voulez, on pourrait faire la chose suivante : vous venez une semaine à Orléans, où je joue *Finir en beauté*. Les gens voient le spectacle à 19 heures, un de vos films à 21 heures, puis on se retrouve en petit comité, et on parle. » Il a accepté. Ce sont ces conversations que nous allons poursuivre, cet automne. Des conversations informelles, sur nos histoires, le théâtre et le cinéma.

Je suis en train de finir mon premier film, *Renault 12*. Après la mort de ma mère, un de mes oncles m'a appelé du Maroc pour me dire que je devais venir récupérer l'héritage, et qu'il fallait que je vienne en Renault 12. J'en ai acheté une sur Leboncoin et je suis parti, sans savoir quel était l'héritage, ni pourquoi il fallait une Renault 12. Mon oncle ne voulait pas me le dire : « Pose pas de questions. Tu verras. » Je suis allé dans le Rif, d'où venait ma mère, et j'ai compris : l'héritage, c'était un champ de 4 hectares, sur lequel est cultivé du chanvre qui sert à la production de cannabis. Les feuilles sont transportées sur des Renault 12 parce que ce sont des voitures très véloces en montagne et facilement réparables. Comme je ne savais pas quoi faire de cet héritage cocasse, j'ai décidé d'en faire un film, un road-movie entre Orléans et le Maroc, sur le mode documentaire. La Renault 12, elle, sera exposée à la Fondation Cartier. Les gens pourront monter dedans. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE SALINO

La Commune

Alain Badiou
Jérôme Bel
Julie Berès
Sergio Boris
Olivier Coulon-Jablonka
Franck Dimech
Monika Gintersdorfer
La Cordonnerie
Matthias Langhoff
Nicolas Liautard
Marie-José Malis
Ahmed Madani
Phia Ménard
Magali Montoya
Marion Siéfert
Catherine Umbdenstock

→ Encartez-vous

Aubervilliers

Avec la Carte Commune, vos places à 8€ ou 6€ !

2 rue Édouard Poisson 93300 Aubervilliers + 33 (0)1 48 33 16 16 lacommune-aubervilliers.fr M° Aubervilliers-Pantin Quatre Chemins

Forced Entertainment, à qui perd gagne

Avec « Real Magic », leur nouveau spectacle drôlissime en forme de jeu télévisé absurde, les Britanniques proposent une critique au rasoir de la société du spectacle et de la manière dont elle coince les êtres dans un cul-de-sac

ÉDIMBOURG (ÉCOSSE) – envoyée spéciale

It's crazy!!!», s'exclame, avec le nombre de points d'exclamation requis, une bande de jeunes gens, un soir de fin août à Edimbourg, en sortant du théâtre. C'est dingue, oui, on confirme. C'est *Real Magic*, le dernier spectacle ravageur, horriblement drôle, follement beckettien du groupe britannique Forced Entertainment. Après avoir été présenté au Festival d'Edimbourg, il arrive à Paris, au Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'automne.

Avec cette nouvelle création, Forced Entertainment (« divertissement forcé » en français) semble avoir mené jusqu'à son point de perfection une recherche de plus de trente ans, et remplir totalement le programme contenu dans le nom que s'est choisi la compagnie : *Real Magic* est à la fois un pur plaisir de théâtre qui vous scotche à chaque seconde, et une critique au rasoir de la société du spectacle et de la manière dont elle coince les êtres dans un cul-de-sac.

Sur scène, trois quidams, deux hommes et une femme, affublés d'inraisemblables costumes de poussins en fourrure jaune. Sur fond d'applaudissements et de rires enregistrés, ils participent à ce qui ressemble à un jeu télévisé. Le candidat, sous la houlette d'un animateur, doit essayer de deviner le mot auquel pense, à

ce moment-là, son challenger – ce qui est évidemment impossible. Un jeu où il n'y a que des perdants.

Tout le spectacle est constitué par cette situation de base, indéfiniment répétée et reprise avec de multiples variations, les trois excellents acteurs-performeurs, Jerry Killick, Richard Lowdon et Claire Marshall, s'échangeant sans fin les rôles du candidat, du challenger et du présentateur. Ce n'est donc pas par le discours, mais par son dispositif, à l'intérieur duquel les acteurs s'en donnent à cœur joie en termes de jeu, que *Real Magic* piège son spectateur. Et l'emmène, avec un sens du rythme époustouflant, vers une vertigineuse réflexion sur l'impasse politique que nous connaissons aujourd'hui, et l'impasse existentielle qu'est toute vie humaine.

Au lendemain de la représentation, on retrouve Tim Etchells, le directeur artistique de Forced Entertainment. Il pleut sur Edimbourg – ah oui? –, les cafés arty et les pubs tradis sont bondés, alors on se rabat – quelle ironie! – sur la cafétéria impersonnelle du siège du festival, pour parler de l'histoire de la compagnie. Ou plutôt du groupe : les six partenaires de Forced Entertainment y tiennent, à ce terme. Un groupe, comme dans le rock, et pas une compagnie, comme dans le théâtre au sens classique du terme.

Ces six-là, Tim Etchells et sa bande, sont généralement considérés comme des pionniers en Angleterre, où ils ont ouvert la voie à un autre théâtre, dans un pays où le théâtre de texte, élisabéthain mais, de plus en plus souvent, psychologique et naturaliste, est roi. « Dès le début des années 1970, pourtant, il y a eu des groupes similaires au nôtre, axés sur la création collective et contemporaine », raconte Tim Etchells. *Et parmi eux, à partir de la fin des années 1970, une compagnie qui a été très importante, notamment pour nous : Impact.* »

Culture punk

Les six fellows – Robin Arthur, Tim Etchells, Richard Lowdon, Claire Marshall, Cathy Naden et Terry O'Connor – ont donc une idée assez claire de ce qu'ils veulent faire, quand ils se rencontrent au tout début des années 1980, à la faculté d'art dramatique d'Exeter, dans un cours assez expérimental de théâtre/performance. « A cette époque, l'enseignement, à Exeter comme dans les autres universités, était très académique, observe Tim Etchells. *Etudier le théâtre, cela signifiait que vous passiez votre temps à lire et à écrire des essais sur le théâtre. Nous, on était branchés sur les approches non narratives, sur le travail de groupe. Et surtout on voulait faire les choses par nous-mêmes : on était ados de la culture punk, qui a marqué notre adolescence et encouragé cette autonomie artistique. On a eu la chance de pouvoir suivre ce cours qui était plutôt une sorte de laboratoire, très axé sur la performance, sur les travaux notamment d'Artaud, de Meyerhold, de Grotowski, de Brecht...* »

La bande des six forme son groupe en 1984, et s'installe à Sheffield, dans le nord du pays. Pourquoi Sheffield? « Au départ c'était un choix étrange, en effet. Mais j'étais du Nord et j'avais envie d'y revenir. Et la ville, même par rapport à Liverpool ou Manchester, présentait l'avantage énorme qu'on pouvait y vivre avec très peu d'argent. On y a trouvé une usine désaffectée, dans laquelle on s'est installés pour travailler. »

« Avec les années, ce choix s'est révélé vraiment judicieux, poursuit Tim Etchells. *Sheffield est une petite ville : vivre et créer dans une périphérie, et non dans un centre, ce n'est pas anodin. Quand nous y sommes arrivés, en 1984, on était en plein dans les années Thatcher, la région était sinistrée, ravagée par la désindustrialisation. De manière générale, le nord de l'Angleterre a une relation conflictuelle avec le sud, où est concentré le pouvoir économique et culturel. Mais cela a nourri un sens de l'humour très particulier. Nous ne sommes pas les champions de la Grande-Bretagne, c'est clair. Mais il y a dans cette région un esprit de fierté et de résistance que nous aimons beaucoup, et qui a fortement nourri notre travail.* »

Quant au nom qu'ils ont choisi, Forced Entertainment, « il s'est imposé tout de suite. Nous aimions la tension qu'il contenait entre l'idée de divertissement et celle de la nature problématique de cette relation avec le public. Mais à l'époque, on n'a pas pris conscience qu'il aurait une telle valeur de manifeste pour notre travail ». C'est avec les années que le groupe s'est rendu compte qu'il avait vraiment mis au cœur de sa recherche cette question anthropologique, politique et, pour le théâtre, ontologique, que pose l'obligation de séduire un public ou une audience, et la transformation du monde en un vaste show permanent.

Trente-trois ans plus tard, ils sont toujours ensemble – peu de groupes ont réussi à tenir ainsi – et toujours à Sheffield. Ils ont signé une bonne quarantaine de spectacles ou de performances à ce jour, qui tournent plus dans le reste de l'Europe que dans leur propre pays. En 2016, ils se sont vu décerner le prestigieux prix Ibsen, créé en 2008 par le gouvernement norvégien pour récompenser un artiste de théâtre d'envergure internationale. Après Peter Brook, Ariane Mnouchkine ou Peter Handke, c'était la première fois qu'un groupe théâtral était ainsi distingué. « Car nous travaillons toujours en création collective, même si j'ai rapidement occupé le rôle de metteur en scène et d'animateur du groupe », précise Tim Etchells.

Leurs spectacles, à l'image de *Real Magic*, partent toujours d'éléments extrêmement populaires, qu'ils font exploser, mais sans jamais se moquer des humains pris dans les rets de cette forme de sous-culture. « La culture populaire est présente dans tout notre travail, mais

l'idée n'est pas d'examiner en profondeur, de manière sociologique, ce qu'est un jeu télévisé, par exemple. C'est plutôt de voir comment tout cela, ce qui passe par la télévision, les films, Internet, s'inscrit sans même qu'on le remarque : comment c'est dans l'air, autour de nous, comme un bruit de fond permanent », analyse Tim Etchells.

Pour *Real Magic*, il avait juste, au départ, cette vague idée de jeu télévisé, qu'il a soumise à ses camarades. Le groupe s'est mis à travailler à sa manière, c'est-à-dire en improvisant dans tous les sens. C'était la campagne pour le Brexit au Royaume-Uni, et celle de Donald Trump, aux Etats-Unis, pour la présidence. « Puis les partisans du Brexit ont gagné, et Trump aussi. Ce contexte politique n'apparaît pas du tout dans le spectacle, explique Tim Etchells. Mais cette séquence de manipulations, de mensonges, de

« L'idée, c'est de voir comment tout ce qui passe par la télé, les films, Internet, s'inscrit sans même qu'on le remarque : comment c'est dans l'air, autour de nous, comme un bruit de fond permanent »

TIM ETHELLES

directeur artistique de Forced Entertainment

« fake news », ce sentiment d'impuissance face à l'impossibilité de laisser émerger une quelconque alternative, a sans doute beaucoup marqué notre travail. Et nourri ce dispositif formel, qui reproduit un système dont on ne peut pas sortir, alors même qu'il épuise les énergies, les ressources, la pensée et les êtres. »

Tim Etchells confie avoir lu Guy Debord et sa *Société du spectacle* assez tard. « Mais ses idées étaient déjà arrivées jusqu'à nous quand nous avons débuté, via d'autres artistes que nous admirions. » Comme chez Jérôme Bel, qui est le grand invité, côté danse, de ce Festival d'automne, la réflexion du penseur français sur le spectacle comme stade achevé du capitalisme semble bien au cœur de la démarche de Forced Entertainment. En orchestrant avec *Real Magic* la rencontre entre Beckett et la télévision trash, ce qu'ils renvoient en miroir, de manière saisissante, c'est bien ce jeu truqué dans lequel nous sommes tous piégés aujourd'hui. Mais encore ont-ils l'élégance de le faire avec tout l'humour noir dont ils sont capables. ■

FABIENNE DARGE

Tour de Forced

Forced Entertainment n'a pas chômé : plus de quarante spectacles en trente-trois ans d'activité. Entre *Jessica in the Room of Lights*, leur première pièce, et *Real Magic*, leur dernière création, il y a eu l'émblématique *Quizoola!*, vaste performance improvisée de six, douze ou vingt-quatre heures, dans laquelle les participants ne cessent de poser les questions les plus absurdes et les plus triviales. Il y a eu aussi *The Thrill of it All*, *The Coming Storm* et *The Notebook*, d'après Agota Kristof, que l'on a pu voir en France, et notamment à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, en 2016. Autant de pièces dans lesquelles ils ont « dressé des listes, joué à des jeux, baragouiné du charabia, foutu le bazar, se sont habillés, déshabillés, se sont bourrés la gueule, ont tout débarrassé, ont réalisé des tours de magie, raconté des blagues, fait les pitres et fait le mort », comme ils le disent eux-mêmes. On devrait les retrouver en 2018, toujours au Festival d'automne, avec un autre de leurs « tubes », qui a déjà beaucoup tourné de par le monde : *Table Top Shakespeare*, ou comment jouer les trente-six pièces de Shakespeare en cinq minutes, avec un seul acteur, une table d'un mètre de large et des objets du quotidien. Encore un « nutty stuff » (un truc de fous), autrement dit.

ODÉON
THÉÂTRE DE L'EUROPE

direction Stéphane Braunschweig

SAISON 2017

Les Particules élémentaires de Michel Houellebecq mise en scène Julien Gosselin	Macbeth de William Shakespeare mise en scène Stéphane Braunschweig
Три сестры [Les Trois Sœurs] d'Anton Tchekhov mise en scène Timofeï Kouliabine	Ithaque Notre Odysée 1 un spectacle de Christiane Jatahy inspiré d'Homère
La Vita ferma [La Vie suspendue] texte et mise en scène Lucia Calamaro	The Encounter [La Rencontre] un spectacle de Complicité/Simon McBurney d'après Petru Popescu
Les Trois Sœurs un spectacle de Simon Stone d'après Anton Tchekhov	Tristesses un spectacle d'Anne-Cécile Vandalem
Festen de Thomas Vinterberg et Mogens Rukov mise en scène Cyril Teste	Bérénice de Jean Racine mise en scène Cécile Pauthé
Saigon un spectacle de Caroline Guiela Nguyen	L'Avare de Molière mise en scène Ludovic Lagarde

theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40

CECILE DE L'ODEON | LVMH | arte | TROISCOULEURS | Le Monde | inter | 2

« Le scandale me suit partout »

Au Centre Pompidou, rétrospective et exposition autour du réalisateur Harmony Korine, qui sera de la fête

En 1994, quand Larry Clark lui propose d'écrire ce qui deviendra le scénario de *Kids*, Harmony Korine est un jeune skateur de 19 ans. Originaire d'une famille juive tendance hippie, il a quitté le Tennessee de son enfance pour venir vivre à New York. Scandale immédiat, phénomène de société, succès critique mondial, *Kids* met en scène une nébuleuse de jeunes New-Yorkais plus vraie que nature, des gamins passant l'été à fumer du hash, baiser, parler sexe, tandis que le virus du sida circule secrètement entre leurs corps. Puis, Korine réalise *Gummo* (1997) et *Julien Donkey-Boy* (1999), deux films sidérants où une Amérique de marginaux, d'handicapés, de freaks est transfigurée par un imaginaire poétique déglingé.

Encensé par la critique, il s'attire la sympathie et l'admiration de Gus Van Sant (qui lui a donné des petits rôles dans *Will Hunting* et *Last Days*), Werner Herzog (qui a joué dans *Julien Donkey-Boy* et *Mister Lonely*) ou Leos Carax (qui a aussi joué dans *Mister Lonely*), tout en devenant la coqueluche des talk-shows américains. Jusqu'à ce qu'il soit pris la main dans le sac de Meryl Streep, en coulisses du *Late Show* de David Letterman, et se retrouve banni de l'émission. Quinze ans plus tard, sonné par le coup de tonnerre *Spring Breakers* (2012), l'animateur lèvera la sanction. Réverie saturée de glucose sur l'imaginaire américain, inspirée par l'esthétique des clips de R'n'B, du porno, de la télé-réalité, ce film, qui convertissait de jeunes pop stars fabriquées par Disney en gamines assoiffées de sexe, de drogue et d'argent facile, défrayait une fois de plus la chronique.

Alors que le Festival d'automne et le Centre Pompidou lui consacrent une exposition et une rétrospective (du 6 octobre au 5 novembre), Harmony Korine verra aussi certains de ses travaux exposés à la galerie du Jour - Agnès b. (du 14 septembre au 28 octobre). Joint par téléphone, il a répondu à nos questions.

Vous avez récemment quitté Nashville pour Miami. Cela a-t-il à voir avec « Spring Breakers » ?

Le film fut tourné à St. Petersburg (Floride), et j'avais écrit le scénario à Miami. On est venu y vivre après, c'est vrai, mais j'ai toujours adoré Miami. J'aime être dans un endroit où il fait beau et où les filles sont en bikini. C'est fun.

Vos films, vos actions font régulièrement scandale. Pensez-vous que le rôle d'un artiste soit de bousculer les choses ?

Le scandale me suit partout. Enfant, je faisais un truc en classe, le prof me faisait venir sur l'estrade et me frappait les fesses avec une rame. Tous les gamins se marraient, et je trouvais ça drôle aussi. Ça cassait la monotonie. En grandissant, on se battait, on se faisait virer de partout... La condition de délinquant juvénile m'était très naturelle. Pour les films, c'est

pareil. J'en ai fait certains par pure provocation. Pour créer une perturbation. C'est très distrayant de voir les gens se mettre en colère.

Quel lien avez-vous avec le milieu « White trash » dépeint dans vos films ?

J'ai grandi dans une communauté sur des gens du cirque, des trafiquants d'alcool, des hors-la-loi... Je passais beaucoup de temps avec lui. Et puis quand j'ai eu 13 ou 14 ans, je me suis mis au skate et j'ai pas mal vécu dans la rue.

Votre père était danseur de claquettes, également...

Oui, il a beaucoup dansé avec les Nicholas Brothers...

Vous en faites vous aussi, dans certains de vos films...

J'en faisais même dans la rue à une époque, quand j'étais fauché, à Nashville. Je me postais devant la Spaghetti Factory, où tous les gros touristes venaient manger, et je faisais mon numéro.

Aussi différents soient-ils, vos films procèdent d'une même opération de recyclage de la culture pop...

Sans doute absorbent-ils des éléments de la culture de leur époque. J'essaie de faire les films avec ce qui me touche au moment où je les fais.

Ce qui explique leur diversité formelle ?

Oui. Je n'ai jamais eu envie de faire deux fois la même chose. Les temps changent, la technologie change, et la syntaxe avec... J'ai le sentiment que le style visuel des films et la narration communiquent, qu'ils sont déterminés par des thèmes, des idées, liés par des mouvements, des couleurs, par un battement de cœur...

Considérez-vous « Gummo » et « Julien Donkey-Boy » comme des films frères ?

Ils sont très différents. *Julien...* est une sorte de film jazz. Je n'aime même pas le jazz. Mais au montage, il a été conçu sur un mode un peu free-jazz. S'il se rattache à *Gummo*, c'est qu'ils sont liés à ma jeunesse.

Il arrive, dans les deux, qu'on pense aux films de Jonas Mekas...

Jonas est super. Je l'ai connu gamin, quand je suis arrivé à New York et que j'ai commencé à aller à l'Anthology Film Archives. J'adore ses films, ce côté home movie, languide, un peu stone.

Son idée d'un cinéma libéré des standards vous a-t-elle influencé ?

Quand j'étais plus jeune, je suivais surtout un chemin intérieur. Je n'ai jamais cherché à créer du sens – plutôt à fabriquer un parfait *nonsense*. Je voulais que mes films, en flottant autour d'idées très simples, soient comme une

plongée, très physique, dans le moment. Que l'image et le son vous cognent, puis vous quittent. Comme une hallucination.

Vous sentez-vous une proximité avec le cinéma expérimental ?

On m'a toujours renvoyé cette idée, c'est bizarre... Certains films expérimentaux ont pu retenir mon attention sur des aspects purement techniques, mais sinon, pour moi, c'était comme de regarder du papier peint. J'ai toujours adoré le cinéma, j'ai toujours su que je voulais faire des films. Mais j'ai grandi avec le cinéma commercial des années 1960, 1970, 1980... J'adore les films de Clint Eastwood, les Marx Brothers... Petit, j'allais voir ceux de Buster Keaton, de W.C. Fields... Les choses s'expriment différemment chez moi, mais je me considère comme un cinéaste commercial. Mes films reposent sur des personnages, ils racontent des histoires.

Alors que vos films sont ouverts à tout type d'images, de sons, d'acteurs, vous slalomez vous-même entre le cinéma, le clip, l'installation vidéo, la peinture, la photographie, la publicité...

Je fais les choses par impulsion, parce que j'ai envie de voir telles images, telles couleurs, tels personnages, d'entendre tels sons... Mais elles appartiennent toutes, à égalité, au même univers esthétique. Elles forment un tout, qui veut tout dire et ne rien dire à la fois. C'est juste moi qui m'exprime, et qui m'amuse, et qui cherche à rendre les choses belles.

Vous mixez l'image et le son comme un DJ...

J'aime bien cette idée. Je pense que mon cinéma devient de plus en plus proche de la musique... Avec *Spring Breakers*, j'ai voulu faire un film qui soit comme un morceau d'électro, ou de dance music, ou une chanson pop. Avec des répétitions, des boucles, des accroches, des refrains, entre lesquels injecter des dissonances...

Entre la fin des années 1990 et le milieu des années 2000, vous avez disparu des radars. Que s'est-il passé ?

Je n'avais plus envie de faire des films. J'en faisais depuis le lycée, et j'ai eu envie d'une vie différente, loin du cinéma, déconnectée du public. Je me suis perdu dans la drogue un moment. Et j'ai voyagé. J'ai vécu en Amérique centrale. J'allais pêcher tous les jours, et je tondais des pelouses. J'étais perdu en un sens, mais en même temps je ne l'étais pas. Je voulais vivre autre chose.



James Franco, entouré par Ashley Benson (à gauche) et Vanessa Hudgens, dans « Spring Breakers » (2012). MARS FILMS

Vous revenez aux affaires avec « Mister Lonely » (2007), réverie sur la célébrité annonciatrice de « Spring Breakers », puis avec « Trash Humpers » (2009). Comment est né ce film hallucinant ?

Quand j'étais jeune, à Nashville, je vivais près d'une maison où des vieillards, des infirmes, étaient hébergés pour 19 dollars par mois. Chaque fois que je passais devant, j'apercevais ces vieilles personnes vraiment flippantes. Un jour, au fond de l'allée, j'ai vu un vieux qui se frottait l'entrejambe contre une poubelle... C'était comme un film d'horreur, mais en vrai. L'ex-

pression même du « ça » américain. Je n'ai jamais oublié cette image. Et j'ai imaginé ce que ça donnerait si un des pensionnaires avait tourné une vidéo.

La question raciale est très présente, aussi. Est-ce lié au fait que vous avez grandi dans le sud des Etats-Unis ?

Dans le Sud, la race était alors une composante majeure de la culture et de la vie. Il semblerait que ce soit toujours le cas. Plus généralement, l'histoire de la question raciale, c'est l'histoire de l'Amérique.

L'élection de Trump, vous l'avez vue venir ?

Sans l'ombre d'un doute, dès l'instant où il s'est présenté. Trump fait partie du « ça » américain. Il est la colère, le sentiment nationaliste, l'offense. Plus simplement, il est impossible de perdre quand on focalise à ce point l'attention. L'attention, c'est tout ce qui compte. Et Trump prenait tout l'oxygène. Il a compris que c'était un spectacle. De la télé-réalité. Il est le reflet absolu du moment. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE REGNIER

photographie | Faux Amis
graphisme | Biceps
direction Daniel Jeanneteau
www.theatre2gennevilliers.com
01 41 32 26 26
Gennevilliers
Théâtre de Gennevilliers
T2G
centre dramatique national
hauts-de-séne
saison 2017-2018
Lancement jeudi 14 septembre / 20h

Le programme à Paris

- Arts plastiques et performance
- Danse
- Théâtre
- Musique
- Cinéma

1 Archives nationales

Karla Black
Les délicates sculptures de l'artiste écossaise sont présentées pour la première fois en France. Du 20 octobre au 20 novembre.

2 Beaux-Arts de Paris

Karla Black
Voir 1 Archives nationales. Du 20 octobre au 7 janvier.

3 CDC Atelier de Paris

Talents Adami Paroles d'acteurs, Jeanne Candel et Samuel Achache
La Chute de la maison
Un spectacle avec de jeunes comédiens inspirés des *lieder* et de la nouvelle d'Edgar Poe *La Chute de la maison Usher*. Du 3 au 7 octobre.
Nadia Beugré, Tapis rouge
Née en Côte d'Ivoire, la chorégraphe met en lumière le monde du « dessous » et les corps des travailleurs exploités en Afrique. Du 8 au 10 décembre.

4 Le Centquatre-Paris

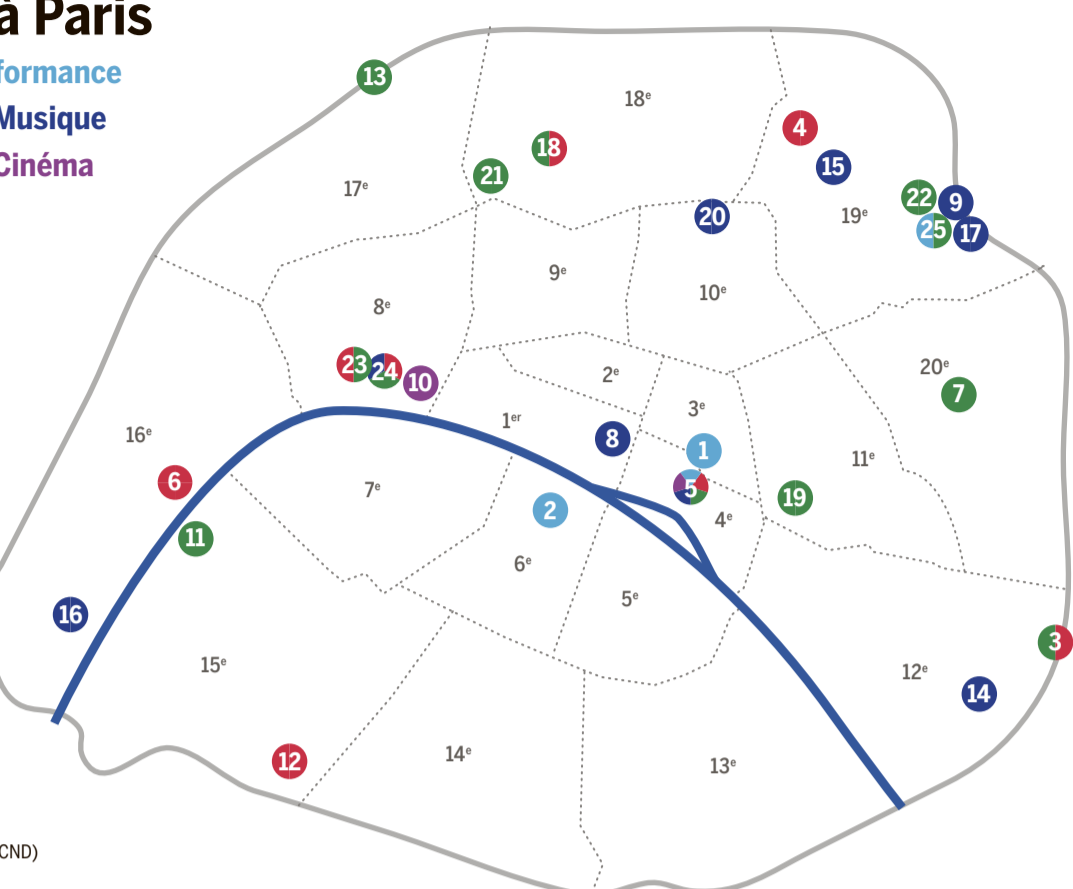
Musée de la danse, Fous de danse (avec le CND)
Une invitation à vivre et à pratiquer la danse sous toutes ses formes. Le 1^{er} octobre. Entrée libre.
Dorothée Munyaneza, Unwanted
Spectacle né de la rencontre de la chorégraphe avec des femmes violées durant le génocide des Tutsi au Rwanda. Du 28 novembre au 1^{er} décembre.

5 Centre Pompidou

Noé Soulier, Performing Art
Un spectacle où les gestes et les œuvres d'art s'interprètent mutuellement. Du 13 au 15 septembre.
Fanny de Chaillé, Les Grands
Sur un texte de Pierre Alferi, Fanny de Chaillé mêle trois générations pour évoquer la construction de soi. Du 20 au 23 septembre.
Mette Ingvarsten, to come (extended)
Actualisation de sa pièce *to come 2005* et des représentations troublées de plaisir et de jouissance qu'elle génère. Du 5 au 8 octobre.
Harmony Korine, rétrospective et exposition
Le cinéaste et artiste américain sera présent pour accompagner de nombreuses projections ainsi que des événements live. Du 6 octobre au 5 novembre.
Gerard & Kelly, Timelining
Créée à New York en 2014, *Timelining* explore la manière dont deux proches sont liés par des souvenirs communs. Du 20 au 22 octobre.

Encyclopédie de la parole/Emmanuelle Lafon, blablaba
Joris Lacoste et Emmanuelle Lafon orchestrent l'Encyclopédie de la parole à hauteur d'enfants. Du 8 au 11 novembre.

Hugues Dufourt, Les Continents d'après Tiepolo
Seize ans après le *Cycle des hivers*, un nouveau cycle sur le maître vénitien. Le 13 novembre.



Jérôme Bel, Pichet Klunchun und myself
Expérimentation en duo de la distance culturelle avec cet interprète de danse traditionnelle thaï. Du 15 au 18 novembre.

Harun Farocki/Christian Petzold
Rétrospectives et exposition La rétrospective des deux réalisateurs allemands, et les installations de Farocki, révèlent les spectres du monde actuel. Du 23 novembre au 8 janvier.

Meg Stuart/Tim Etchells, Shown and Told
Un spectacle-collage nourri des pratiques très diverses de la chorégraphe américaine et de l'auteur-metteur en scène anglais. Du 24 au 26 novembre.

Marlene Monteiro Freitas
Bacchantes. Prélude pour une purge
La jeune chorégraphe capverdienne embarque treize performeurs dans une intense bacchanale inspirée d'Euripide. Du 13 au 16 décembre.

6 Chaillot - Théâtre national de la danse

Boris Charmatz, 10000 gestes
Dans la continuité de *Levee des conflits* (2010), une utopie de danse où aucun geste ne se répète jamais. Du 19 au 21 octobre.

La Colline - théâtre national
Mohamed El Khatib, Stadium
Une performance documentaire qui réunit 53 supporters du RC Lens pour une expérience esthétique inédite. Du 27 septembre au 7 octobre.

Eglise Saint-Eustache
Rebecca Saunders
Depuis *Chroma* (2003), la recherche sur la musique et l'espace est le fil conducteur de la compositrice britannique. Le 28 septembre.

9 Philharmonie de Paris - Grande salle Pierre-Boulez

Richard Wagner, Wolfgang Rihm, Gustav Mahler
Compositeur nourri de littérature, Wolfgang Rihm rencontre, dans *Reminiscenz*, une autre figure radicale : Hans Henny Jahnn. Le 10 octobre.

Claude Debussy, Jörg Widmann, Luciano Berio, Igor Stravinsky
Pour son 50^e anniversaire, l'Orchestre de Paris propose un programme associant voix et partenaires historiques. Les 1^{er} et 2 novembre. Gratuit.

10 Jeu de paume

Matias Piñeiro, Pour l'amour du jeu
Corpus de films sensibles et originaux du cinéaste argentin, entre création artistique et expérimentation formelle. Du 7 au 18 novembre.

11 Maison de la culture du Japon

Suzuki Matsuo, Go-on ou le son de la déraison
Une pièce phare du metteur en scène et auteur japonais, qui conduit avec humour ses personnages sur un chemin semé d'interrogations existentielles. Du 5 au 7 octobre.

12 Le Monfort

Dorothée Munyaneza, Unwanted
Voir 4 Le Centquatre-Paris Du 18 au 21 octobre.

13 Odéon - Théâtre de l'Europe - Ateliers Berthier

Timofei Kouliabine
Les Trois Sœurs, d'Anton Tchekhov
Figure phare de la jeune génération du théâtre russe, Kouliabine met en scène la pièce de Tchekhov en langue des signes. Du 5 au 15 octobre.

14 Palais de la porte Dorée

Kristoff K. Roll
A l'ombre des ondes. Séances d'écoute au casque des Territoires du rêve
Le duo propose des improvisations électroacoustiques ponctuées de récits de rêves collectés depuis 2007. Du 2 au 4 novembre.

15 La Pop

Kristoff K. Roll
A l'ombre des ondes. Séances d'écoute au casque des Territoires du rêve
Voir 14 Palais de la porte Dorée. Du 16 au 18 novembre.

16 Radio France

Brian Ferneyhough
Le compositeur à recours aux pièces pour violes de Christopher Tye (1505-1572), fondées sur des mélodies médiévales. Le 7 octobre, au Studio 104.

17 Philharmonie de Paris - Cité de la musique

György Kurtag et Salvatore Sciarrino
Entre les compositeurs hongrois et italiens, la tension commune de marcher sur le fil du silence et de l'infime. Le 19 octobre.

Oriza Hirata, Toshio Hosokawa, Toru Takemitsu
L'Ensemble intercontemporain joue des compositeurs japonais emblématiques des échanges entre la France et l'Archipel. Le 1^{er} décembre.

18 Théâtre des Abbesses

Wen Hui, Red
Réquisitoire contre la Révolution culturelle. Du 27 au 30 septembre.
Mapa Teatro, La Despedida
Mise en scène des vestiges d'un conflit armé qui dura plus de cinquante ans en Colombie. Du 13 au 18 novembre.

19 Théâtre de la Bastille

Forced Entertainment, Real Magic
Drôle et troublant, le dernier spectacle du collectif anglais prend trois acteurs au piège d'une scène sans cesse répétée et transformée, où l'imagination règne. Du 18 au 24 septembre.
Vincent Thomasset, Ensemble Ensemble
Une pièce pour quatre interprètes mais à multiples voix, sur la notion de traversée : d'un texte, d'un pays, d'un siècle, d'une vie. Du 18 au 24 octobre.
Baptiste Amann, Des territoires (... D'une prison l'autre...)
Second volet d'une trilogie au long cours, qui nous plonge au cœur de la vie d'une fratrie en deuil. Du 2 au 25 novembre.
Nicolas Bouchaud, Eric Didry, Maîtres anciens (comédie), de Thomas Bernhard
Nicolas Bouchaud, accompagné d'Eric Didry et Véronique Timsit, révèle la puissance d'interpellation du roman et l'acuité de son propos sur la transmission. Du 22 novembre au 22 décembre.

20 Théâtre des Bouffes du Nord

Clara Iannotta, Mark Andre, György Ligeti, Wolfgang Rihm
Le Quatuor Arditti offre une variation sur les palettes expressives propres aux quatuors composés de nos jours. Du 9 octobre.

21 Théâtre Ouvert

Mohamed El Khatib, C'est la vie
Une performance-expérience limite sur ceux qui ont perdu leur enfant, ces « orphelins à l'envers ». Du 30 octobre au 7 novembre.

22 Théâtre Paris-Villette

Encyclopédie de la parole/Emmanuelle Lafon, blablaba
Voir 5 Centre Pompidou. Du 13 au 29 octobre. Avec La Villette.

23 Théâtre du Rond-Point

Jérôme Bel, Gala
Avec des amateurs et des professionnels, de tous âges et horizons, réunis pour un gala où des corps reprennent possession de leurs représentations. Du 4 au 15 octobre.

Jonathan Capdevielle, Adishatz/Adieu
Répertoire baroque, hits de discothèque et chants traditionnels se mêlent dans une embardée nostalgique. Du 12 décembre au 6 janvier.

24 Théâtre de la Ville - Espace Cardin

Jérôme Bel, Cédric Andrieux
Cette pièce de 2009 offre à travers le parcours de Cédric Andrieux une micro-histoire de la danse. Du 20 au 22 octobre.

Jérôme Bel, Jérôme Bel
Anatomie des mécanismes de la représentation en exposant le corps des danseurs dans leur nudité. Du 2 au 7 novembre.

Jérôme Bel - Theater HORA, Disabled Theater
Invité par le Theater HORA à rencontrer les acteurs handicapés mentaux qui y travaillent, Bel a conçu un spectacle restituant cette expérience. Du 3 au 6 novembre.

Jérôme Bel, Véronique Doisneau (film)
Un portrait datant de 2004 consacré à la danseuse du Ballet de l'Opéra de Paris. Le 5 novembre.

Jan Martens, Rule of Three
Une création naviguant de drames contemporains en faits divers, entre concert performé, recueil de nouvelles et mur Facebook ou canal YouTube. Du 9 au 15 novembre.

Mohamed El Khatib, C'est la vie
Voir 21 Théâtre Ouvert. Du 10 au 22 novembre.

Encyclopédie de la parole/Joris Lacoste et Pierre-Yves Macé, Suite n° 3
Avec ce nouvel opus des *Suites chorales*, Joris Lacoste poursuit avec le compositeur Pierre-Yves Macé l'exploration du réel par le prisme du langage ordinaire. Du 21 au 24 novembre.

Salvatore Sciarrino, Œuvres des années 1970 et 1980
Dix ans du compositeur sicilien, entre *Siciliano* (1975) et *Lo Spazio inverso* (1985). Le 27 novembre.

Luis Guenel, El Otro
Un spectacle sur l'amour hors normes, invitant le spectateur à une rencontre avec l'autre, l'aliéné, celui que la société préfère tenir à distance. Du 29 novembre au 9 décembre.

Mohamed El Khatib, Alain Cavalier
Dialogue entre deux « documentaristes » de leur art. Du 14 au 22 décembre.

25 La Villette - Grande Halle

Milo Rau, Compassion. L'Histoire de la mitrailleuse
A travers deux femmes, témoin et victime des génocides africains, le metteur en scène suisse pointe les contradictions des sociétés mondialisées. Du 7 au 11 novembre.

William Forsythe x Ryoji Ikeda
Le chorégraphe iconoclaste et le musicien multidisciplinaire présentent simultanément leur travail plastique. Du 1^{er} au 31 décembre.

Vincent Macaigne, En manque
Le metteur en scène confronte ses rêves de jeunesse et ses contradictions d'adulte, entre rébellion et résignation. Du 14 au 22 décembre.

Réservations : www.festival-automne.com

Et en Ile-de-France

26 L'Apostrophe - Théâtre 95, Cergy

Encyclopédie de la parole
Suite n° 3
Voir 24 Théâtre de la Ville - Espace Cardin. Les 30 et 31 janvier.

27 L'Apostrophe - Théâtre des Louvrais, Pontoise

Jérôme Bel, The show must go on
Vingt performeurs, 19 chansons et un DJ, avec des membres de la Candoco Dance Company, le spectacle continue... Le 6 décembre.

28 L'Avant Seine - Théâtre de Colombes

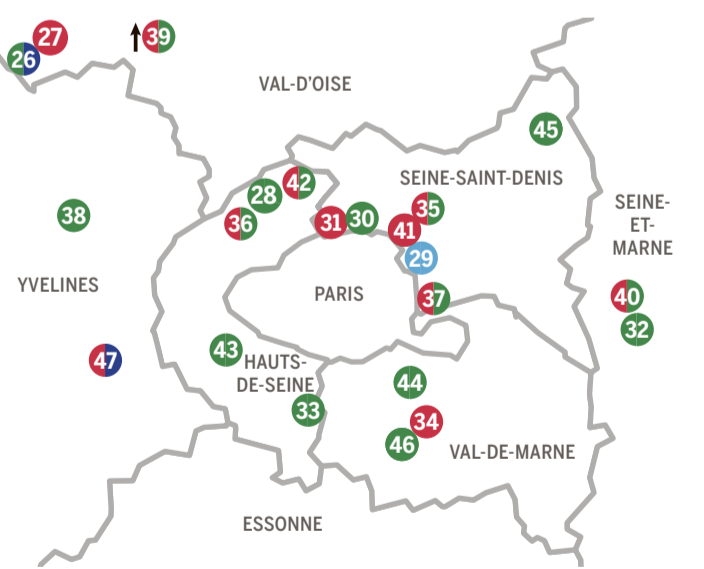
Mohamed El Khatib, Stadium
Voir 7 La Colline - Théâtre national. Le 10 novembre.

29 CND Centre national de la danse, Pantin

Gerard & Kelly, Reusable Parts/Endless Love
Des danseurs « interprètent » la description sonore d'un baiser entre un homme et une femme. Une œuvre inspirée d'une performance de Tino Sehgal en 2010. Les 29 et 30 septembre.

30 La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers

Jérôme Bel - Theater HORA, Disabled Theater
Voir 24 Théâtre de la Ville - Espace Cardin. Du 6 au 9 octobre.



Jérôme Bel, Un spectacle en moins
Où l'auteur retranche et diminue les effets de pouvoir de l'appareil théâtral. Du 8 au 10 décembre.

31 Espace 1789, Saint-Ouen

Jérôme Bel, Gala
Voir 23 Théâtre du Rond-Point. Le 9 décembre.
Jérôme Bel, Cédric Andrieux
Voir 24 Théâtre de la Ville - Espace Cardin. Le 15 décembre.

32 La Ferme du Buisson, Marne-la-Vallée

Luis Guenel, El Otro
Voir 24 Théâtre de la Ville - Espace Cardin. Le 25 novembre.
Julie Deliquet, Mélancolie(s)
Voir 19 Théâtre de la Bastille. Le 25 novembre.

33 Les Gémeaux, scène nationale de Sceaux

Simon McBurney
La Pitié dangereuse, de Stefan Zweig
Le metteur en scène britannique s'attaque au seul roman de Zweig avec la troupe de la Schaubühne de Berlin. Du 14 au 24 septembre.

34 Maison des arts de Créteil

William Forsythe, Trisha Brown, Jérôme Bel, Ballet de l'Opéra de Lyon
A l'invitation du Ballet de l'Opéra de Lyon, Jérôme Bel compose un programme en trois pièces. Du 29 novembre au 2 décembre.

Maguy Marin, nouvelle création
L'artiste réunit dix interprètes et échantillonne les visages masqués du néolibéralisme omnipotent. Du 6 au 9 décembre.

35 MC93

Romeo Castellucci, Democracy in America
L'artiste italien nous emmène sur les traces de Tocqueville. Du 12 au 22 octobre.

Jérôme Bel, The show must go on
Voir 27 L'Apostrophe - Théâtre des Louvrais, Pontoise. Du 12 au 16 décembre.

Jérôme Bel, Gala
Voir 23 Théâtre du Rond-Point. Les 22 et 23 décembre.

36 Nanterre-Amandiers

Tania Bruguera, Endgame, de Samuel Beckett
L'« artiste » cubaine s'attaque à *Fin de partie* et lui donne voix. Du 22 septembre au 1^{er} octobre.

Théâtre du Radeau/François Tanguy
Soubresaut
Fresque en mouvement où se croisent Kafka, Labiche, Dante, Bach et Kagel. Du 22 septembre au 8 octobre.

Jonathan Capdevielle
A nous deux maintenant, d'après *Un crime*, de Georges Bernanos
Adaptation pour la scène de l'intemporelle enquête policière de Bernanos. Du 23 novembre au 3 décembre.

Vincent Macaigne, Je suis un pays. Comédie burlesque et tragique de notre jeunesse passée
Le nouveau spectacle de Macaigne prend appui sur un texte de jeunesse pour empocher notre époque à bras-le-corps. Du 25 novembre au 8 décembre.

Vincent Macaigne
Voilà ce que jamais je ne te dirai
Macaigne invite l'artiste finlandais Ulrich von Sidow pour une expérience inédite. Du 25 novembre au 8 décembre.

Gisèle Vienne, Crowd
Pièce pour 15 danseurs qui ausculte notre part d'ombre et notre besoin de violence. Du 7 au 16 décembre.

37 Nouveau théâtre de Montreuil

Laila Soliman, Zig Zig
Paroles de femmes violées lors de l'attaque par les Britanniques d'un village égyptien, il y a cent ans. Du 12 au 22 octobre.

Marlene Monteiro Freitas, Bacchantes. Prélude pour une purge
Voir 5 Centre Pompidou. Du 18 au 21 décembre.

38 Théâtre Alexandre Dumas, Saint-Germain-en-Laye

Mohamed El Khatib, Stadium
Voir 7 La Colline - Théâtre national. Le 12 octobre.

39 Théâtre du Beauvaisis

Mohamed El Khatib, Stadium
Voir 7 La Colline - Théâtre national. Les 16 et 17 novembre.
Jérôme Bel, Gala
Voir 23 Théâtre du Rond-Point. Le 25 novembre.

40 Théâtre de Chelles

Mohamed El Khatib, Stadium
Voir 7 La Colline - Théâtre national. Le 13 octobre.
Jérôme Bel, Cédric Andrieux
Voir 24 Théâtre de la Ville - Espace Cardin. Le 14 novembre.

41 Théâtre du Fil de l'eau, Pantin

Dorothée Munyaneza, Unwanted
Voir 4 Le Centquatre-Paris. Le 24 novembre.
Jérôme Bel, Gala
Voir 23 Théâtre du Rond-Point. Les 2 et 3 décembre.

42 T2G - Théâtre de Gennevilliers

Marcelo Evelin, Dança Doente
Pièce au rythme rituel et tribal, inspirée du créateur du buto Hijikata Tatsumi. Du 19 au 23 octobre.

Encyclopédie de la parole/Emmanuelle Lafon, blablaba
Voir 5 Centre Pompidou. Du 4 au 9 décembre.

43 Théâtre Jean Arp, Clamart

Luis Guenel, El Otro
Voir 24 Théâtre de la Ville - Espace Cardin. Le 13 décembre.

44 Théâtre Jean Vilar, Vitry-sur-Seine

Luis Guenel, El Otro
Voir 24 Théâtre de la Ville - Espace Cardin. Le 15 novembre.

45 Théâtre Louis Aragon, Tremblay-en-France

Mohamed El Khatib, Stadium
Voir 7 La Colline - Théâtre national. Le 14 octobre.

46 Théâtre Paul Eluard, Choisy-le-Roi

Luis Guenel, El Otro
Voir 24 Théâtre de la Ville - Espace Cardin. Le 17 novembre.
Encyclopédie de la parole/Emmanuelle Lafon, blablaba
Voir 5 Centre Pompidou. Du 26 au 28 novembre.

47 T2 Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines

Jérôme Bel, Cédric Andrieux
Voir 24 Théâtre de la Ville - Espace Cardin. Les 17 et 19 octobre.

Luigi Nono, Gérard Pesson, Claude Debussy
Voir 16 Radio France. Le 18 novembre.

Jérôme Bel, The show must go on
Voir 27 L'Apostrophe - Théâtre des Louvrais, Pontoise. Les 8 et 9 décembre.